



FORUM DE HAUT NIVEAU DE TANA SUR LA SECURITE EN AFRIQUE

Bahar Dar, Éthiopie 18 avril 2015

Réflexions sur le panafricanisme, héritage du Défunt Président Kwame Nkrumah

Ali A. Mufuruki, Président et PDG de Infotech Investment Group LTD., TANZANIE

Permettez-moi tout d'abord, avec votre permission, de commencer par exprimer mes remerciements au Président du Forum de Haut Niveau de Tana sur la Sécurité en Afrique, son Excellence le Général Olusegun Obasanjo, ancien Président du Nigéria, ainsi qu'aux organisateurs du Forum pour l'aimable invitation qu'ils ont bien voulu me faire en me demandant d'animer le cycle de conférences annuelles dédiées à la mémoire du défunt Premier Ministre éthiopien, M. Meles Zenawi. Votre présence à cette cérémonie témoigne amplement de votre respect et de votre ferme engagement à honorer le travail, la vie et la mémoire d'un des plus illustres fils de l'Afrique moderne, et qui se trouve être le parrain de ce cycle de conférences. J'ai espoir que les propos que je vais tenir aujourd'hui sur un autre fils tout aussi extraordinaire de l'Afrique, en plus de répondre à vos attentes, viendront renforcer utilement les efforts permanents déployés en vue de comprendre et de documenter l'essence du vrai rôle du dirigeant en Afrique, en tirant des leçons des exemples, bons ou mauvais, de ceux qui nous précédés et sont partis avant nous.

Je voudrais, avant de poursuivre mon propos, vous inviter à observer une minute de silence à la mémoire de nos frères et sœurs africains qui ont été tués, massacrés, violés et brûlés vifs en Afrique du Sud cette semaine. Prions pour la sécurité de ces nombreuses personnes vivant dans la clandestinité parce que traqués comme des animaux au moment où je délivre ce discours. Formulons également des prières à

l'endroit de ceux qui pansent leurs blessures en essayant de se relever du traumatisme qui leur a été infligé par leurs propres frères africains, des Africains noirs, devrais-je préciser. Cette semaine, nous avons vu la flamme scintillante du rêve panafricain s'éteindre finalement – pour moi du moins. A supposer que cela relève du domaine du possible, il faudra beaucoup d'efforts pour ressusciter ce rêve.

Prenant la parole l'année dernière au cours d'une conférence qu'il animait dans le cadre de ce même Forum, M. Adebayo Olukoshi citait Lord Acton dans une de ses célèbres lettres rédigées en avril 1887 en affirmant que « les grands hommes sont presque toujours mauvais ». Poursuivant, il interprétait cette citation selon ses propres termes en faisant la remarque, entres autres, que « les grands dirigeants sont invariablement des personnalités controversées, fortes et en avance sur leur temps et leur génération. » J'adhère à ses observations sur le comportement humain ; et en particulier, à sa caractérisation des dirigeants, dans la mesure où cette description nous donne l'opportunité d'un dialogue honnête et franc sur nos dirigeants et d'autres éminentes personnalités dont le sens de la présence et du passage sur cette terre ne saurait être dénaturé sans que cette inexactitude ne soit à nos propres risques et périls.

Kwame Nkrumah a été un homme d'une dimension exceptionnelle. Il était éminemment inspirant, charismatique avec des compétences oratoires uniques, un fin tacticien doublé d'un génie politique, un brave combattant de la liberté et un doué en matière de mobilisation politique, un brillant stratège et un théoricien qui, plus que toute autre figure historique, a inspiré la lutte pour l'indépendance politique sur le continent. Il fut l'un des précurseurs de l'idée d'une Afrique unique, indépendante et unie, libre des frontières héritées de la colonisation, une idée dont la valeur tant aspirationnelle qu'inspirationale a résisté à l'effet du temps. Elle continuera plutôt à engager les générations futures, tant que l'objectif d'unité africaine demeurera lointain.

En ce sens, Nkrumah était, de son temps, le principal et le plus ardent défenseur du Panafricanisme, pour avoir déclaré de manière illustre, le jour de l'indépendance du

Ghana, le 6 mars 1957, que la liberté de son pays n'aurait de sens aussi longtemps que les autres pays africains seraient sous le joug de l'impérialisme et de la colonisation. Nombreux sont ceux qui, dans son cas, se seraient, à cette époque, suffi de l'évènement mémorable de l'indépendance du Ghana. Une telle déclaration relevait du courage, de la bravoure, surtout en ce jour particulier. Il était, à de nombreux égards, en avance sur son temps. Il a su percevoir la possibilité d'une indépendance totale à une époque où les puissants colonisateurs cherchaient à garder l'Afrique comme leur propriété, pour au moins 100 ans encore. Ses alliés dans la lutte pour l'indépendance ont pensé qu'il était trop impatient mais le temps aidant, il leur a démontré qu'ils avaient eu tort.

Cependant, ce serait, à mon sens, trahir gravement l'histoire que d'évoquer uniquement les glorieuses réalisations de Nkrumah en occultant ses tristes échecs – en tant qu'individu, mais aussi en tant que dirigeant. Loin de moi l'intention de dénigrer ses réussites en insistant sur ce dernier aspect. Je voudrais juste montrer comment nos personnages, en tant qu'individus ou en tant que dirigeants, peuvent quelquefois diverger, avec des résultats irréalistes. Les dirigeants sont d'abord et avant tout des êtres humains avec leur lot de complaisance, leurs limites et leurs carences. Pour cette raison, si nous nous attardons sur la vie et l'œuvre de Osagyefo Kwame Nkrumah en tant que dirigeant qui a été à l'avant-garde du panafricanisme, nous nous devons également de nous arrêter et de réfléchir sur ce qu'il a mal fait ou aurait pu faire d'une autre manière, à une époque et dans un contexte différents. Il me semble que la personne de Kwame Nkrumah était largement controversée, et que lui-même était impatient, arrogant et faisait montre à l'égard des autres d'une méfiance qui frisait la paranoïa. A l'image de bon nombre de dirigeants, il avait une détermination qui n'allait pas toujours dans le sens souhaité par ses adversaires. Il se peut même qu'une poignée d'individus affectés par sa rude politique gardent de lui le souvenir d'un dirigeant africain vaniteux, corrompu, dictateur et en fin de compte, d'un dirigeant raté. De ce point de vue, il répond à la caractérisation de Lord Acton comme un grand dirigeant tout aussi controversé et énigmatique.

Panafricanisme et Quête de héros africains authentiques

D'emblée, je dois avouer que je ne suis pas un élève doué en histoire, encore moins en histoire politique. Ma formation officielle d'ingénieur en mécanique ne m'a pas bien préparé à ce genre de mission. J'ai donc passé les dernières semaines à réfléchir sur l'histoire et la trajectoire du panafricanisme, du temps de ses précurseurs comme Markus Garvey, William Wallace, Kwame Nkrumah, à ce jour. J'ai réfléchi aux sens du panafricanisme à différentes étapes de l'histoire, passées et présentes ; et à ce que l'avenir réserve à cette idée contestée, en théorie et en pratique. Il est clair que je ne revendique aucun monopole de la maîtrise du panafricanisme, mais mes engagements actifs au sein de l'Afrique, en tant que citoyen et homme d'affaires, qui datent de plus de quatre décennies, m'offrent une posture confortable pour exprimer mes points de vue spontanés, tout en ayant conscience de la controverse qu'ils pourraient très probablement soulever, mettant peut être à nu mon ignorance de l'Histoire de l'Afrique ; cette ignorance dangereuse dont je crains qu'elle ne soit partagée par nombre de membres de ma génération parmi les Africains. J'ai été surpris, déçu et pétrifié par ce que j'ai découvert. Surpris, parce que ce que j'ai découvert comme révélations très troublantes sur Kwame Nkrumah est du domaine public depuis longtemps. J'ai été déçu parce que j'ai engagé mes lectures sur Kwame Nkrumah, fort de l'espoir de trouver une histoire parfaite, convaincante et inspirante d'héroïsme africain authentique. A la place, je me suis retrouvé avec une histoire aux relents de conte relaté avec prudence et célébrant prématurément un travail d'avant-garde qui a beaucoup alimenté les discussions sans avoir jamais été accompli. J'ai été déçu par la propension à magnifier des résultats qui relèvent davantage de l'imaginaire créatif des aspirations et espoirs collectifs du continent que d'une réalité accomplie. Enfin, j'ai été pétrifié, car je me demandais profondément si le Forum de Tana constituait, pour moi, la tribune appropriée, ou offrait le moment opportun pour partager ouvertement mes sombres découvertes. J'ai même envisagé de

décliner cette tâche car il n'est pas dans mes intentions d'offenser quiconque publiquement, encore moins de souiller la mémoire d'une figure de proue de l'histoire moderne de l'Afrique, comme Nkrumah. Je remercie les organisateurs du Forum de m'avoir assuré que cette plateforme est bien le bon endroit et le moment propice, même pour un homme d'idées itinérant comme moi, pour parler et être entendu. Je vous exprime ma reconnaissance pour ces assurances.

Nkrumah : La « déconstruction » de l'image d'un Héro africain

L'objet de mon exposé d'aujourd'hui est de réfléchir sur la crédibilité et l'héritage du panafricanisme de Kwame Nkrumah. Dans le souci de rendre justice au thème, j'ai remonté une partie de l'histoire du Ghana, car convaincu que par rapport au Ghana contemporain, le Ghana ancien nous renseigne avec plus de force sur l'histoire du panafricanisme. J'ai lu beaucoup d'ouvrages sur Nkrumah, y compris ceux écrits par ses admirateurs comme par ses critiques. J'ai lu ses propres discours magistraux, des articles et des livres articulant ses vues sur divers sujets, de la question de l'indépendance de l'Afrique à celle de l'économie, en passant par ses rêves et craintes pour le continent. J'ai lu des articles et des livres écrits par des chercheurs et des universitaires neutres et objectifs, ayant comme seule intention de documenter aussi correctement que possible, les événements qui ont ponctué la vie de Nkrumah sur cette terre, ses réalisations, mais aussi ses échecs cuisants. Il se pourrait que ses critiques aient été trop impitoyables, voire impatientes, comme il l'était aussi, pour permettre d'apprécier les exigences du moment que Nkrumah et plusieurs de ses pairs vivaient, et ce que cette époque exigeait des dirigeants. Dans un cas, un commentaire a déploré que : « [Bien qu'] il ait contribué à réaliser l'indépendance du Ghana et ait été durant une décennie le porte-parole de l'Afrique le plus en vue, sa vaine gloire et ses méthodes dictatoriales ont provoqué sa chute en 1966. Avec lui, c'est une figure discréditée et tragique du nationalisme africain qui s'en est allée. » De même, il se peut que ses admirateurs et loyalistes aient été trop heureux de dormir sur leurs lauriers dans un contexte d'excitation liée à la popularité de

Nkrumah, pour voir ses lacunes.

La plupart des écrivains voient la vie de Nkrumah en quatre étapes, qui commencent par ses premières années et qui continuent jusqu'à l'obtention de son diplôme universitaire aux États-Unis, et le début de sa prise de conscience politique quand il est parti au Royaume-Uni. La seconde partie va de son retour au pays en 1947, après son séjour au Royaume-Uni, pour devenir un membre du mouvement politique de la Gold Coast, jusqu'en 1957, lorsque le Ghana a accédé à l'indépendance sous sa conduite en tant que Premier Ministre. La troisième période comprend les années de règne de Nkrumah sur le Ghana jusqu'à son éviction du pouvoir en 1966. Enfin, la dernière couvre les six dernières années qu'il a passées en exil, sa maladie et sa mort prématurée à l'âge de 62 ans en 1972.

Alors que je faisais des recherches sur la crédibilité du panafricanisme de Nkrumah, j'ai dû me concentrer sur la troisième phase de sa vie, entre 1957 et 1966, alors qu'il était le Président du Ghana nouvellement indépendant, et en fait le dirigeant incontesté de l'Afrique indépendante. Les grands événements politiques, sociaux et économiques survenus à cette période dans son pays et à travers l'Afrique reflètent à mon sens, plus fidèlement ce que Nkrumah représentait en tant qu'individu, mais aussi en tant que dirigeant de son pays. Permettez-moi de partager avec vous, dans l'ordre chronologique, le cadrage que les historiens ont fait des événements qui ont marqué cette décennie.

1957

Au lendemain de l'Indépendance, Nkrumah a entrepris une campagne par laquelle il visait à se doter d'un pouvoir politique le plus étendu possible, de sorte à diriger son pays, dans un bref délai, en chef incontesté, libre de tout contrôle. En 1957, il a modifié la Constitution en en extrayant la clause rigide spéciale de sorte à conférer au pouvoir législatif déjà dominé par son parti politique, le CPP, le pouvoir d'effectuer toute modification constitutionnelle qu'il juge nécessaire. Et les changements suivants

n'ont pas tardé à se succéder très rapidement : abolition des assemblées régionales ; dilution de clauses visant à assurer une fonction publique apolitique et compétitive ; nomination d'amis, de membres de la même tribu et de courtisans politiques aux plus hauts postes de la fonction publique ; et création d'une majorité partisane soumise et dominante à l'Assemblée.

Dans la même année, le Parlement a adopté la Loi sur la Déportation. Bien qu'elle fût à l'origine destinée à être appliquée aux non-Ghanéens dont la présence dans le pays était jugée préjudiciable à l'intérêt public, plusieurs de ceux qui ont été effectivement expulsés étaient des citoyens ghanéens à la fois par la naissance et par la loi. Pire encore, la Loi a créé un précédent concernant les expulsions et les déportations de représailles auxquelles les Nigériens, les Ivoiriens et de nombreux autres citoyens africains allaient faire face des années plus tard, perturbant ainsi les moyens de subsistance de millions de personnes. Chaque événement, à mon avis, a porté un coup dévastateur au rêve panafricaniste d'une Afrique unie et libre.

1958

Le Parlement a voté la Loi sur la Détention préventive qui conférait au Premier Ministre le pouvoir de garder en détention des personnes, sans jugement préalable, pendant une période pouvant aller jusqu'à cinq ans. Beaucoup d'adversaires politiques de Nkrumah ont été réduits au silence ou gardés en détention en vertu de cette Loi. Tel fut le cas de Dr. Joseph B. Danquah, le camarade politique d'antan, devenu adversaire politique, détenu et qui a trouvé la mort dans des circonstances tragiques, dans la prison de Nsawan des années plus tard, en février 1965. Bien d'autres, notamment Kofi Abrefa Busia, ont dû fuir le pays pour ne rentrer que peu après la mort de Nkrumah pour prendre part, de manière éphémère, à la gestion du pays.

1960

Le Ghana est devenu une République trois ans après son accession à l'indépendance et eut Nkrumah comme premier président. En 1961, il se déclara président à vie et le Convention People's Party (Parti populaire de la Convention), le CPP, est devenu le seul parti politique autorisé à s'activer au Ghana. En 1964, d'autres branches du gouvernement, y compris le pouvoir judiciaire et la police, ont été purgées de toute personne suspectée d'être déloyale envers Nkrumah et au parti au pouvoir (le CPP) ; notamment au moyen d'un référendum pour obtenir le pouvoir constitutionnel de renvoyer un juge quelconque. L'année suivante, en 1965, Nkrumah et son parti se sont servis de leur majorité au Parlement pour voter une loi n'autorisant qu'un candidat à l'élection présidentielle. Naturellement, ce candidat ne serait personne d'autre que lui-même. Il n'était donc pas étonnant que le faste et l'apparat habituel qui ont accompagné le Ghana à l'indépendance et en ont fait un bastion de l'autonomie en Afrique se soient presque émoussés avant la tenue des élections en 1965.

Le paradoxe que j'ai trouvé, était que la victoire – peut-être méritée de Nkrumah – était sécurisée par des ruses politiques et manipulations juridiques ainsi que par l'absence de toute opposition redoutable à son magistère. Comme nous le savons, 1965 fut l'année pendant laquelle s'est déroulé le plus grand et le plus important évènement international accueilli par Nkrumah et le peuple du Ghana : le Sommet des Chefs d'État et de Gouvernement de l'OUA. Dans un contexte de craintes que Nkrumah avait dévoyé l'idéal de l'unité africaine, le sommet s'est avéré être un échec total dans la mesure où près de la moitié des dirigeants africains des pays indépendants ont décliné l'invitation qui leur avait été adressée.

1966

En février 1966, moins de six mois après sa réélection comme Président, les militaires ont renversé le gouvernement du CPP alors que Nkrumah était en visite officielle à Beijing, en Chine, et en route vers Hanoi, Vietnam du Nord, pour une prétendue mission de paix destinée à trouver un règlement pacifique et négocié à la guerre du Vietnam.

Les derniers jours de Kwame Nkrumah

Au moment où Kwame Nkrumah était mourant dans son lit d'hôpital en Roumanie en 1972, il était devenu un homme brisé et solitaire ; longtemps oublié par la majorité des africains et du monde en général. Son éviction du pouvoir par l'armée, six ans plus tôt, n'avait suscité que des protestations en sourdine de quelques capitales africaines, la plupart sans conviction dans leur nature et leur contenu. Son abandon par ses anciens partenaires politiques, anciens admirateurs et même des amis, était tel qu'il ne semble y avoir aucune trace d'un seul chef d'État africain qui lui aurait rendu visite pendant son long séjour à l'hôpital. Quand sa mort fut finalement annoncée, un soupir de soulagement collectif balaya les capitales africaines et ailleurs dans le monde. Aucun deuil national n'avait été décrété pour l'homme qui, pas si peu de temps auparavant, était célébré comme un grand héros de la lutte contre le colonialisme et l'impérialisme et un farouche militant de l'unification de tous les États africains indépendants sous un seul gouvernement.

Au moment de sa mort, le 27 avril, celui que l'on considérait comme le rédempteur, le Messie, le futur « président » d'une Afrique unie, était réduit à un poids gênant dont personne ne voulait et que personne ne regrettait. Même sa dernière volonté de voir son corps embaumé et conservé (comme celui de Lénine) ou, à défaut, être incinéré et ses cendres éparpillés dans les rivières, les ruisseaux, les déserts et les savanes à travers le continent africain, ne pouvait pas être accordée. À sa mort, son corps a été rapatrié au Ghana où il fut discrètement enterré dans son village natal.

Je crains de devoir dire, pour la énième fois et avec le plus grand respect pour Kwame

Nkrumah lui-même, la sympathie la plus profonde pour les membres de sa famille, ses proches parents et amis, et pour les peuples du Ghana et de l'Afrique, qu'il est temps que nous mettions un terme à notre obsession pour Osagyefo Kwame Nkrumah, voire les dirigeants à qui nous avons confié notre patrimoine collectif et nos vies, et qui nous ont tourné le dos pour fouler au pied notre liberté, nos droits, notre bien-être et notre développement. A mon avis, certaines de ces représentations exagérées de Nkrumah en tant que héros, bâtisseur d'état et panafricaniste par excellence devraient être réexaminées et revues à la lumière de certains faits troublants qui ont été rendus publics depuis longtemps. Mon point de vue est que, dans l'ensemble, plusieurs de ses actions au service de son pays en particulier, et du continent en général, ont porté un rude coup au panafricanisme. Par omission ou commission, Nkrumah n'était pas le seul à l'origine de ce préjudice porté à la cause du panafricanisme. Beaucoup de ceux qui connaissaient personnellement Nkrumah, dont le Président fondateur de la Tanzanie, Mwalimu Julius Nyerere, ont reconnu qu'il était très sérieux à propos de l'unité africaine. Mais, il faut également noter que plusieurs de ses contemporains, dirigeants de l'Afrique moderne au cours de la première décennie de l'indépendance, détestaient et s'indignaient des éternels conseils d'Accra.

A cette époque, et même aujourd'hui, aucun dirigeant ne voulait avoir à faire avec l'idée de céder sa souveraineté durement gagnée pour une union plus large (de l'Afrique). Au fur et à mesure que les nouveaux États consolidaient leurs propres positions, et que l'idée d'un « gouvernement d'union » panafricaine devenait de moins en moins éventuelle, la fixation de Nkrumah pour la même cause grandissait. Mwalimu Nyerere a déclaré, plus d'un quart de siècle après la mort de Nkrumah, qu'il (Nkrumah) s'indignait sincèrement de la faiblesse de l'Afrique et a cherché à empêcher sa « sud-américanisation ». Mais, par la suite, ses méthodes, son ambition et la nature mal définie de ses objectifs frisaient l'obsession. Le « Gouvernement d'union » est devenu un fol espoir en Afrique, à cette époque là et aujourd'hui. Ainsi, la stature diplomatique du Ghana s'était érodée jusqu'en 1963, année à laquelle le pays s'est même vu refuser une place éminente au sein de la nouvelle Organisation de

l'Unité Africaine, l'OUA. Les méthodes de gestion économique de Nkrumah étaient tout aussi médiocres.

En 1965, huit ans après son indépendance, la colonie la plus riche de l'Afrique au moment de l'indépendance disposait de moins de 500 millions de dollars US dans ses réserves et était au bord de la faillite. La corruption au sein du gouvernement était omniprésente, et certains prétendent qu'elle s'était installée au sommet du pouvoir. Le mécontentement social s'était largement répandu, même dans les circonscriptions que Nkrumah dominait. Lorsque le putsch militaire est survenu en 1966, l'un des tous premiers d'une longue série de coups, très peu ont été surpris.

Certains auteurs ont suggéré que la carrière de Kwame Nkrumah doit donc être considérée dans le contexte de l'Afrique de son temps, qui cherchait un leader dynamique mais n'avait ni prévu un système de freins et de contrepoids efficace, ni mis en place les structures qui rendraient possible l'objectif commun d'une unité continentale. Ils poursuivent en disant que les insuffisances même du Ghana et, par extension, de l'Afrique, les ont initialement rendus insensibles aux défaillances flagrantes de Nkrumah, parmi lesquelles on peut citer le fossé grandissant entre sa rhétorique, qui invitait à une révolution socialiste, et sa pratique, qui s'est alignée sur les pires aspects des traditions tribales et capitalistes.

Vous devez vous demander pourquoi je n'ai pas insisté sur les nombreuses bonnes actions du règne de Nkrumah, tels que les projets d'infrastructure visionnaires, y compris le barrage hydroélectrique sur le fleuve Volta, les autoroutes, l'effort d'industrialisation, les inscriptions scolaires massives, le soutien verbal et matériel en faveur de la libération de l'Afrique, notamment la décision de sauver le gouvernement de Sékou Touré de la livide France, suite à la décision de la Guinée, lors du référendum de 1959, de rester en dehors de l'Union française, etc. Eh bien, je les évoque maintenant mais comme une simple anecdote. Sauf, peut-être, pour son soutien sans précédent pour la Guinée de Sékou Touré, ce ne sont pas des actes d'héroïsme, mais plutôt ce que nous devrions attendre de tout dirigeant africain digne de la fonction. Je suis conscient du risque que je prends en nous invitant à avoir une

vue complètement opposée du personnage le plus admiré d'Afrique, voire du monde. Il s'agit, après tout, du même Nkrumah qui a été désigné « l'Homme Africain du Millénaire » par les auditeurs africains de la BBC World Service en 2000, décrit pas moins comme un « héros de l'indépendance » et un « symbole international de la liberté comme le leader du premier pays africain noir à s'affranchir des chaînes de la domination coloniale ».

Tout cela peut être vrai, mais je crois qu'il est grand temps que nous relevions la barre pour mesurer l'héroïsme en Afrique. Il est grand temps que nous commencions à nous prendre plus au sérieux, que nous soyons plus exigeants envers nous-mêmes en tant que peuple et encore plus de nos dirigeants. Il est grand temps que nous fassions savoir à nos dirigeants et au monde entier, que pour mériter que nous les considérions comme nos héros, leur œuvre doit résister à l'épreuve du temps, à l'analyse d'historiens émotionnellement désengagés, au jugement moral d'hommes d'idées itinérants qui, comme moi, d'ici 50 ans, seront debout devant un auditoire aussi distingué que celui-ci, réduisant en morceaux les legs de certains de nos dirigeants d'aujourd'hui.

S'il y a une leçon durable que nous pouvons retenir des années Nkrumah, elle devra émerger d'une réflexion sérieuse sur la valeur réelle de son legs en tant que héros de l'Afrique, pas celle déterminée par une ovation impulsive pour une performance médiocre. En optant pour cette dernière solution, nous contribuons nous-mêmes à l'effacement de véritables cas d'héroïsme authentique africain, mais également à abaisser la barre, à travers laquelle nous devrions mesurer la performance de la récolte présente ou future de dirigeants africains. Après tout, l'Afrique ne manque pas de véritables héros, et le Ghana a contribué plus que sa juste part de dirigeants héroïques africains, d'hommes d'État et de Panafricanistes tout aussi méritants, d'Osei Tutu à Opoku Ware. Ces figures imposantes n'ont ménagé aucun effort dans la création d'un environnement inclusif où la volonté et les droits du peuple ont été confirmés, respectés et défendus.

La leçon de leadership que je dessine de l'histoire d'Osei Tutu et la consolidation

magistrale de ses successeurs, d'une confédération forte comprenant de nombreux petits états culturellement divers qui ont été autorisés à exercer une autonomie interne, vivre par leurs propres coutumes, avec leurs propres chefs locaux ; la création d'un conseil d'État efficace dans lequel les états confédérés étaient représentés et où chaque chef gardait jalousement ses prérogatives contre l'empiètement par l'autorité centrale était possible, car ils avaient tiré les leçons des erreurs des conquêtes antérieures des tribus Akan de l'empire qui cherchaient à asservir et à assimiler les États vaincus par la force. Cette magnanimité exemplaire dans l'exercice du pouvoir politique, économique et militaire par les dirigeants précoloniaux ghanéens est ce qui a permis à leur état de croître facilement et de rester fort et paisible pour une longue période.

Nkrumah avait complètement oublié cette leçon lorsqu'il gravit rapidement les échelons pour devenir le leader du Ghana indépendant et Président provisoire d'un État Uni d'Afrique légendaire, comme certains de ses admirateurs panafricanistes l'ont proclamé. Sans surprise, cela a eu des conséquences désastreuses pour lui personnellement, pour le peuple du Ghana et a porté un coup fatal à la flamme vacillante de la cause du Panafricanisme. Maintenant, la vérité qui dérange à et laquelle nous sommes confrontés aujourd'hui, Mesdames et Messieurs, c'est que le Panafricanisme peut être vivant, mais ne se porte certainement pas assez bien, notamment à la lumière des événements horribles survenus en Afrique du sud cette semaine.

La responsabilité de la destruction de cette noble aspiration incombe totalement à nos dirigeants, Nkrumah étant l'un parmi tant d'autres, qui ont joué un rôle clé dans le début de l'effondrement de ce rêve. Lorsque Nkrumah a prononcé son dernier discours au sommet de l'OUA à Accra, en 1965, appelant tous les États africains indépendants à s'unir sous un seul gouvernement, le continent ne comptait que 33 États membres. En Octobre de cette année (2015), nous allons célébrer le 50^{ème} Anniversaire du Sommet de l'OUA à Accra, pas avec un gouvernement africain unifié, mais avec 54 gouvernements indépendants farouchement déterminés à maintenir le

statu quo, pour la plupart, y compris le respect du caractère sacrosaint des frontières controversées héritées des anciennes puissances coloniales.

Nous allons célébrer cet anniversaire avec une institution de l'Union africaine à Addis-Abeba, toujours aux prises avec la collecte de fonds pour financer ses activités, y compris les plus urgentes comme le maintien de la paix, la gestion des réfugiés et la mobilisation de réponses rapides et adéquates à des situations d'urgence telles que l'épidémie de la Maladie à Virus Ébola (MVE). Toutes ces insuffisances sont constatées au milieu d'histoires révélatrices d'une croissance économique impressionnante soutenue par la découverte de vastes quantités de richesses minières à travers le continent. Il est même très probable que nous allons marquer ce 50^{ème} anniversaire avec les longs discours habituels prononcés dans les salles de fête et salles de plénière d'un immeuble, don de nos amis chinois, même si Nkrumah avait imaginé une Afrique fière, puissante, unie et prospère qui ne serait pas tributaire de l'aide étrangère.

A l'inverse, cet anniversaire sera célébré de manière plus calme par plus d'un milliard d'Africains qui continuent à faire face à des difficultés extrêmes en traversant les frontières des autres pays africains, à un moment où l'Afrique a répondu à l'appel de la mondialisation en se déclarant ouverte aux affaires ; ouverte à tous, mais pas aux autres Africains. Nous allons marquer ce moment historique dans le contexte des attaques contre les immigrés noirs par des Africains noirs en Afrique du Sud et qui se poursuivent au moment où je vous parle. Nous aurons encore des souvenirs frais des déportations massives de réfugiés rwandais par le gouvernement tanzanien en 2014, tout comme nous ferons semblant de ne pas être hantés par l'expulsion programmée de réfugiés somaliens par le gouvernement kenyan décidé à dépenser de l'argent durement gagné pour construire de hauts murs, apparemment pour dissuader les migrants. Enfin, nous nous approchons de cet anniversaire comme un continent qui ne veut pas accroître les échanges commerciaux entre ses membres, à telle enseigne que les organismes commerciaux régionaux que nous avons mis en place au fil des ans, la SADC, le COMESA, la CAE, l'UEMOA, la CEDEAO ne peuvent pas fonctionner sans le soutien de bienfaiteurs dans des lieux éloignés. Nous appelons

cela « l'aide pour le commerce » et l'acceptons volontiers de nos partenaires au développement. Cinq décennies après Accra, nous avons si peu à montrer dans le cadre du projet d'unification de l'Afrique; même pas un régime de dispense de visa continental symbolique ! Voilà pour la compassion et la fraternité africaines ; tant pour le panafricanisme.

Conclusion

Permettez-moi de conclure avec ces mots. Kwame Nkrumah, avec toutes ses imperfections, a joué son rôle. Sa place dans l'histoire est assurée pour le meilleur ou pour le pire. Mais nous ne devons pas oublier l'avertissement de Mwalimu Nyerere dans son discours à l'occasion de la commémoration des 40 ans d'indépendance du Ghana en 1997, quand il a déclaré : « L'Afrique sans unité n'a pas d'avenir dans ce monde ». L'histoire nous a appris que l'idée de Nkrumah d'un gouvernement unique pour l'ensemble de l'Afrique peut ne pas être un objectif réaliste dans l'ordre mondial d'aujourd'hui. Cependant, il est de notre devoir de concevoir une forme d'union qui fonctionne pour l'Afrique dans la configuration mondiale actuelle. Il n'est pas trop tard et nous ne pouvons pas nous permettre d'échouer.

Et quand il s'agit de sélectionner nos héros, soyons prudent, honorons ceux qui le méritent, uniquement ceux qui ont contribué de manière significative et durable à notre existence et à notre quête pour retrouver une place digne au sein du reste de l'humanité. Pour moi, Osei Tutu et Opoku Ware font partie des meilleurs leaders que l'Afrique a produits au cours des deux derniers millénaires. Ils étaient de grands bâtisseurs d'empire, des leaders avisés qui se souciaient de leur peuple. Les royaumes qu'ils ont construits ont duré des centaines d'années. Ils étaient Ghanéens ; ils étaient des Africains.

Les dirigeants africains d'aujourd'hui peuvent apprendre beaucoup d'eux, de leurs qualités en matière de leadership et de leur expérience. Les générations actuelles et futures d'Africains peuvent s'inspirer de leurs réalisations. Cela, Mesdames et

Messieurs, devrait être la norme en matière d'héroïsme africain qui va de l'avant. Et quand l'histoire est correctement écrite, elle montrera que l'héritage panafricaniste de Kwame Nkrumah est ponctué par des récits tristes, contestés.